

« MORT ET RÉURRECTION » : FLEURIR À LA LUMIÈRE DU MYSTÈRE PASCAL

Ou « Comment fleurir en liturgie accompagne l'annonce et la célébration du mystère pascal ? »

PLAN de l'intervention

Introduction

« Il est grand le mystère de la foi... »

Emmaüs : « Aller au cœur de la foi »

La Vigile pascale, « mère de toute les veillées »

CHEMIN DE FEU, CHEMIN DE FOI

- Ténèbres et lumière : *de Noël à Pâques... ou de Pâques à Noël ?*
- Passage de la Mort et à la Vie
- Chemin d'un peuple en marche

PAROLE ET SILENCE

- Écoute habitée
- Interprétation silencieuse
- Réserve eschatologique

RÉELLES PRÉSENCES

- Création rachetée
- Tradition du nouveau
- Harmonie des sens : *pour un art des correspondances*

HOSPITALITÉ EUCHARISTIQUE

- Accueil inclusif
- Soins, Qualité, Amour
- Reconnaissance évangélique

Ouverture...

Bibliographie :

- François-Xavier AMHERDT, *Le mystère pascal. Aller au cœur de la foi*, Morges (Suisse), Éditions Cabédita, 2019.
- Enzo BIANCHI, Goffredo BOSELLI, *L'Évangile célébré*, Namur/Paris, Lessius, coll. « La part-Dieu » n° 33, 2017.
- COMMISSION ÉPISCOPALE DE LA CATÉCHÈSE ET DU CATÉCHUMÉNAT, *Aller au cœur de la foi. Questions d'avenir pour la catéchèse*, Paris, Bayard/Cerf/Fleurus-Mame, 2003.
- Xavier LÉON-DUFOUR, *Résurrection de Jésus et message pascal*, Paris, Seuil, coll. « Parole de Dieu », 1971.

Préambule :

Il est évident que je ne suis pas là pour vous donner des réponses ou même des conseils ou des « recettes » de composition florale. Qui suis-je pour cela ? Je ne sais pas faire un bouquet. C'est vous, les expert·e·s.

Mais mon intervention se veut comme une proposition, une invitation à « faire un pas de côté », ainsi que vous le feriez sans doute pour mieux voir l'équilibre de votre composition florale, pour prendre du recul afin de mieux vous rendre compte si votre travail avance dans la bonne direction.

Il vous reviendra alors de faire votre tri et votre propre miel de tout ce que je vais vous dire cet après-midi, pour pouvoir l'adapter à vos besoins personnels, comme lorsque vous choisissez des fleurs pour ne retenir que celles qui pourront rentrer dans votre bouquet, mais pas forcément non plus en délaissant les plus raides ou les plus laides, les plus « dérangeantes », les plus « inattendues »...

Introduction.

« *Il est grand le mystère de la foi... Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta résurrection, nous attendons ta venue dans la gloire.* » Tel est le cœur de notre liturgie, tel est le cœur de notre foi !

Mais qu'est-ce que cette « anamnèse » du mystère pascal que nous chantons à chaque messe peut bien « réellement », c'est-à-dire très concrètement, voire physiquement, charnellement, signifier pour vous, pour nous, hommes et femmes du XXI^e siècle, au service de la liturgie et de nos frères et sœurs en humanité, mais aussi enracinés dans une histoire, celle du monde et celle de notre pays, en ces temps de changements et de bouleversements en tous genres, sociaux, économiques, ecclésiaux, et surtout environnementaux et écologiques ?

Comment entrer dans le « Mystère pascal », comment « aller au cœur de notre foi » sans tomber dans le prêchi-prêcha théologique habituel, convenu, abstrait et sans racine existentielle, mais en cherchant véritablement sur le chemin de notre humanisation, sur le terrain de notre propre expérience *humaine* (et donc divine !), en creusant profondément en quoi cela nous fait vivre, en quoi cela nous donne foi, espérance et charité pour nourrir notre art liturgique et, à travers lui, notre mission de témoins et répandre le feu de sa joie sur nos chemins de foi ? Ce sera mon 1^{er} point.

Dès lors, il est devenu évident que « *fleurir la liturgie à la lumière du mystère pascal* », ce n'est pas seulement fleurir de diverses manières les dimanches et fêtes de l'Église en prière et célébrer ainsi les louanges de Dieu et de sa Création, mais c'est aussi se laisser toucher par les forces de vie et de mort qui traversent nos contemporains, comme nous-mêmes, et qui peuvent s'exprimer de manière plus intense à travers, notamment, baptêmes, mariages et funérailles que vous pouvez être amené·e·s à vivre dans vos paroisses, voire à fleurir parfois aussi. Ces célébrations-là relèvent également du Mystère pascal, comme le rappelle notamment le cierge pascal aux baptêmes et aux funérailles, dans un silence éloquent. Parole et silence : ce sera mon 2^e point.

De même, « *fleurir à la lumière du mystère pascal* », ce n'est pas non plus faire de belles compositions uniquement pour la liturgie des Jours saints et du Temps pascal ; ce n'est pas répéter, d'année en année, les mêmes célébrations, les mêmes chants, les mêmes bouquets, comme si rien des événements du monde, de notre pays, de notre Église, de notre paroisse, de nos familles ne nous avait traversé·e·s. Car, il en va de notre qualité de témoins du Christ : comme nous le rappelle fortement le Concile Vatican II, il s'agit de partager

les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent [car ils] sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur¹.

Invitation à être et à favoriser, à travers votre art liturgique, de *réelles présences*, comme nous le verrons dans mon 3^e point.

Enfin, « *fleurir à la lumière du mystère pascal* », c'est aussi se laisser toucher et rejoindre par celles et ceux qui entrent dans nos églises, et qui sont parfois très loin de la foi.

Je suis sûr qu'il vous est déjà arrivé, alors que vous fleurissiez votre église ou à la fin d'une célébration, d'entrer en dialogue avec ces personnes de passage. Or, chaque fois que des femmes et des hommes qui frappent à la porte de l'Église, viennent enrichir nos églises ou nos assemblées liturgiques de leur présence et de leur vie, - parfois chaotiques, car des forces de mort et de vie s'y affrontent douloureusement -, ils viennent aussi nous ouvrir à la diversité de la Vie que Dieu donne en abondance, et ainsi agrandir et élargir l'arc-en-ciel de son Alliance avec tout ce qui vit et respire, car *devant Dieu il n'y a point d'acception de personnes* (Romains 2, 11 ; Actes 10, 34). Nos liturgies et nos bouquets, en les accueillant, n'en seraient-ils pas ainsi transformés et transfigurés ? *Hospitalité eucharistique* : ce sera mon 4^e et dernier point.

Pour ce parcours en quatre points, je m'appuierai bien entendu, sur deux « guides » solides :

- D'une part, l'évangile des disciples d'Emmaüs (Luc 24, 13-35) pour, ensemble, « *aller au cœur de la foi* » ; car, comment « fleurir à la lumière du mystère pascal », sans redécouvrir ce qu'il est en vérité et en profondeur, à la lumière de l'Évangile lui-même ? Or, comme l'écrit si bien Goffredo Boselli,

« Emmaüs est une liturgie faite évangile (...) ; la liturgie chrétienne est un évangile en acte. (...) Nous entrons dans la liturgie, mais, en fait, c'est elle qui entre en nous. (...) Il nous faut donc revenir sans cesse comme à l'origine de la liturgie avec la conscience que ce qui s'est passé sur ce chemin se produit aujourd'hui encore dans nos liturgies.

De façon tout à fait inséparable, Emmaüs est un microcosme de la foi chrétienne et un microcosme de l'authentiquement humain. Il est un microcosme de la foi parce que les éléments essentiels y sont contenus : la venue du Ressuscité encore à reconnaître, l'intelligence des Écritures, le scandale de la croix, l'Eucharistie, l'annonce que « le Seigneur est ressuscité », la communion dans l'Église. Mais Emmaüs est aussi un microcosme de l'authentiquement humain (...). On y retrouve l'expérience de la désillusion, la recherche de sens, le chemin, le dialogue, la souffrance et la mort, la tombée de la nuit avec ses ténèbres et ses peurs, l'hospitalité, le partage du pain, l'ouverture des yeux qui est reconnaissance, compréhension et retour à la relation abandonnée. Emmaüs est donc à la fois chemin de foi et chemin d'humanisation comme doit l'être l'expérience liturgique². »

Ce sera donc sous ce prisme et à la lumière de cet évangile que je vous proposerai des pistes de réflexion pour nourrir votre art de fleurir « le combat prodigieux de la Mort et de la Vie » (« *Mors et vita duello conflixere mirando* », chante la séquence de Pâques), combat mené par le Christ, en Premier-Né relevé d'entre les morts (cf. Colossiens 1, 18).

- Et, d'autre part, second point d'appui, il nous faudra aussi repartir de la structure, de la matrice de toutes nos liturgies, à savoir la Vigile pascale, que saint Augustin nomme la « *mère de*

¹ CONCILE VATICAN II, Constitution *Gaudium et Spes*, n° 1.

² Goffredo BOSELLI, « La liturgie d'Emmaüs », dans ENZO BIANCHI, Goffredo BOSELLI, *L'Évangile célébré*, Namur/Paris, Lessius, coll. « La part-Dieu » n° 33, 2017, p. 172.

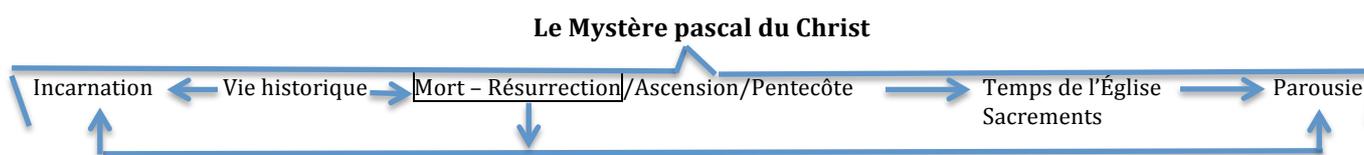
toute les veillées³ », et dont Jean-Paul II a rappelé « l'importance unique dans l'année liturgique, au point d'être la fête des fêtes⁴ ».

Pourquoi ? Parce que c'est elle qui enfante de nouveaux enfants à l'Église, bien entendu, avec le baptême des catéchumènes, mais c'est elle aussi qui est la source du renouvellement des promesses de notre propre baptême, de notre passage « de mort à vie » et la source du renouvellement de la « réserve eucharistique ». Tout y est nouveau : le feu, l'eau, le pain eucharistique, mais aussi la Parole qui sans cesse grandit⁵ avec la communauté des croyants/interprétants.

Liturgie du feu, liturgie de la Parole, liturgie de l'eau, liturgie eucharistique sont les quatre piliers qui marquent le parcours de cette liturgie originelle, mais qui doivent être aussi ceux qui marquent toute réflexion sur le mystère pascal dans la liturgie, car ils intègrent toute l'expérience humaine et tout le cosmos : le feu, l'air (le souffle de la Parole), l'eau et la terre (le pain, *fruit de la terre et du travail des hommes*).

C'est donc, à la lumière **biblique** de l'évangile d'*Emmaüs*, à partir de la matrice **liturgique** de la *Veillé pascale* et sous l'angle **théologique** essentiel du *Mystère pascal* que je vous propose donc à présent de réfléchir ensemble à la manière de fleurir les liturgies de l'Église en prière. Mais, comme le Petit Poucet, je parsèmerai aussi mes propos de plusieurs questions qui seront comme des invitations à poursuivre et/ou approfondir vos propres réflexions sur la pratique de votre art liturgique, à la lumière du *Mystère pascal*.

N.B. : il faut comprendre l'expression « *Mystère pascal* » dans toute son extension :



I. - CHEMIN DE FEU, CHEMIN DE FOI

[Liturgie de la Lumière]

À l'orée de la célébration de la Vigile pascale, nous sommes rassemblés autour du feu nouveau ; depuis l'année précédente, nous avons aussi accompli un chemin de foi et de conversion plus ou moins linéaire ; pour venir jusqu'à cette célébration, nous aurons fait plus ou moins de chemin, et au sortir de cette célébration, nous aurons accompli un itinéraire qui nous remettra sur l'axe du chemin pascal.

Car, qui dit chemin, dit « direction », ou au moins « axe », « grand axe » (ex. : Nord/Sud, Est/Ouest), pour guider notre chemin, des ténèbres à la Lumière. Mais dans quel sens liturgique ? De Noël à Pâques... **ou de Pâques à Noël ?**

³ AUGUSTIN D'HIPPONE, *Sermon 219 pour la veillée de Pâques* : « *Quanto ergo alacrius in hac vigilia, velut matre omnium sanctarum vigiliarum, vigilare debemus, in qua totus vigilat mundus ?* » (« Avec quel empressement ne devons-nous donc pas observer cette veillée, laquelle est comme la mère de toutes les saintes veillées, puisque le monde entier veille ? »).

⁴ JEAN-PAUL II, *Lettre apostolique pour le 25^e anniversaire de « Sacrosanctum Concilium » sur la sainte liturgie*, du 14 mai 1989, *Documentation Catholique* 1985, 4 juin 1989, p. 518-524.

⁵ Voir GRÉGOIRE LE GRAND, *Homélie sur Ezéchiel I*, Paris, Cerf, Sources Chrétiennes n° 326, 1985, I, VII, 10, p. 251 : « *Scriptura cum legentibus crescit* » (« l'Écriture grandit avec ceux qui la lisent »), comme si le texte était un « Vivant », voire un corps capable de s'agrandir et d'éprouver avec nous une sorte d'intercorporéité. L'Écriture biblique est donc une Vie qui s'adresse à une vie, un Vivant qui s'adresse à un vivant, voire un corps qui parle à un corps.

a. Ténèbres et Lumière : de Noël à Pâques... ou de Pâques à Noël ?

Tout d'abord, il nous faut préciser quel est cet axe premier pour nous. En effet, il ne s'agit pas d'un axe spatial, mais d'un axe temporel. Or, quel est cet axe, si ce n'est celui de l'Année liturgique, ainsi que nous le rappelle le *Directoire pour la piété populaire* :

L'Année liturgique est la structure temporelle à l'intérieur de laquelle l'Église célèbre l'ensemble des mystères du Christ : "de l'Incarnation et la Nativité jusqu'à l'Ascension, jusqu'au jour de la Pentecôte, et jusqu'à l'attente de la bienheureuse espérance et de l'avènement du Seigneur"⁶. Au cours de l'Année Liturgique "la célébration du mystère pascal constitue l'essentiel du culte chrétien dans son déploiement quotidien, hebdomadaire et annuel"⁷. Il s'ensuit que (...) la priorité donnée à la célébration de l'Année liturgique sur toutes les autres formes d'expressions et de pratiques de dévotions, doit être considérée comme un principe fondamental⁸.

À commencer par le dimanche qui est, poursuit le *Directoire*, « le "jour du Seigneur", en tant que "jour de fête primordial" et "fondement et noyau de toute l'Année liturgique"⁹. » Et ce *Directoire* d'insister encore un peu plus loin :

*Il est nécessaire, dans tous les cas, de se conformer très soigneusement à la directive de la Constitution Sacrosanctum Concilium, selon laquelle "on orientera les esprits des fidèles avant tout vers les fêtes du Seigneur, par lesquelles se célèbrent pendant l'année les mystères du salut"¹⁰, auxquels il est certain que la bienheureuse Vierge Marie a été associée. Il est sans doute opportun de dispenser un enseignement catéchétique aux fidèles, dans le but de les convaincre que le dimanche, **mémoire hebdomadaire de la Pâque**, est vraiment "le jour de fête primordial"¹¹.*

Mais pour vraiment comprendre le sens de cette insistance, il nous faut bien saisir comment fonctionne cet axe fondamental qu'est l'année liturgique : allons-nous de Noël à Pâques ou de Pâques à Noël ? Allons-nous de la petite lumière du Verbe fait chair qui luit dans les ténèbres à la Lumière de la Résurrection ? Ou de la Lumière de Pâques qui éclaire désormais le passé, le présent et l'avenir du monde ? Pour répondre à cela, il faut nous rappeler trois choses :

- d'un point de vue biblique

- les évangiles ont été écrits à la lumière du Mystère pascal, c'est-à-dire **après** la mort, la résurrection et l'Ascension de Jésus, et même la Pentecôte ;

- les récits de l'Enfance (autour de Noël...) ont donc été reconstitués à cette lumière, rétrospectivement, et bien des éléments de ces récits ont été insérés *a posteriori* comme des signes « annonciateurs » du Mystère pascal (grotte/tombeau ; langes/linceul ; myrrhe des Rois mages/myrrhe de l'embaumement ; fuite en Égypte, massacre des Innocents.../épreuves de la Passion...) : la Croix et la Mort du Christ « s'annoncent » donc *dès sa naissance*.

- d'un point de vue liturgique

D'une manière parallèle, l'année liturgique s'est d'abord constituée à partir du dimanche et de Pâques, puis le cycle Carême/Pâques, et ce n'est que plus tard, au IV^e siècle (vers 330), que l'on a célébré Noël, puis le cycle Avent/Noël.

- d'un point de vue théologique

Si le Mystère pascal prime et porte sa lumière sur toutes nos célébrations, et en particulier sur Noël, c'est parce que l'Incarnation n'a eu lieu qu'en vue de l'acte de salut accompli par le

⁶ CONCILE VATICAN II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* [SC], n° 102.

⁷ PAUL VI, Lettre apostolique *Mysterii paschalis*, dans AAS 61 (1969), 222.

⁸ CONGRÉGATION POUR LE CULTE DIVIN ET LA DISCIPLINE DES SACREMENTS, *Directoire sur la piété populaire et la liturgie* (Principes et orientations), 17-12-2001, éd. Bayard / Fleurus-Mame / Cerf, Paris, 2003, n° 94. C'est nous qui soulignons.

⁹ *Directoire...*, n° 95, citant SC, n° 106. Cf. le calendrier romain promulgué par Paul VI en application du Concile œcuménique de Vatican II, *Normes universelles*, 4.

¹⁰ SC, n° 108.

¹¹ *Directoire...*, n° 191.

Christ pour nous sauver, comme le racontent aussi, à leurs manières, les récits de l'Enfance dont j'ai parlé plus haut. D'ailleurs, c'est le jour de Pâques que les Orthodoxes lisent le Prologue de l'évangéliste saint Jean que nous lisons, nous, le jour de Noël.

À ce titre, je voudrais citer une hymne que le poète Didier Rimaud a composée « au nom de la Vierge à la crèche » et qui me semble aussi suggestif pour le fleurissement de Noël :

*Dans un peu de houx sous la neige,
Dors au bord du chemin
Dans un peu de houx sous la neige
Dors au creux de mes mains.*

*N'aie pas peur, ils sont loin, très loin
Les rois puissants qui t'en voudront
De n'avoir point d'autres diamants
Qu'épine sur ton front.*

*N'aie pas peur, ils sont loin, très loin
Tous les soldats qui te tueront
Toi qui n'as point pour ton combat
D'épées ni de bâtons.*

*N'aie pas peur, ils sont loin, très loin
Les bouts de bois dont nous ferons
À pleine mains signe de croix
dressée sur l'horizon.*

*N'aie pas peur, ils sont loin, très loin
Tous les méchants qui hurleront,
Ivres de sang, comme des chiens,
Au soir de ta Passion.*

*Dans un peu de houx sous la neige,
Dors au bord du chemin
Dans un peu de houx sous la neige
Dors au creux de mes mains¹². »*

Le texte commence comme une berceuse : on veut rassurer l'Enfant-Dieu qui dort ; mais les couplets évoquent déjà la Passion de Jésus, avec des mots très forts qui rappellent que Noël n'est pas un conte pour enfant, mais le signe de l'amour de Dieu qui va jusqu'au bout¹³.

Pour toutes ces raisons, on comprend alors que le chemin de foi que nous fait accomplir l'année liturgique est bien celui qui va **de Pâques à Noël** : le feu nouveau rayonnera de sa lumière nouvelle, grâce au cierge pascal, durant toute la cinquantaine pascale, et c'est cette même lumière du Ressuscité qui éclairera chaque dimanche, chaque fête du Seigneur, chaque fête de la Vierge ou des saints, chaque baptême ou funérailles...

Q. 1 : Déployer un art de célébrer qui intègre le fleurissement des différentes formes de liturgie, c'est donc d'abord et avant tout réfléchir et accorder une vigilance toute particulière à la place centrale que doit occuper le Mystère pascal :

=> Comment est-il le « La » du diapason à partir duquel vont s'harmoniser les différentes compositions florales liées à chaque temps liturgique ? à chaque fête du Seigneur ?

=> Comment le fleurissement va se trouver illuminé et orienté par cet axe fondamental du temps liturgique marqué par cet événement fondateur de notre foi qu'est la mort et la résurrection du Christ jusqu'en son ascension, même pour les fêtes de la Vierge et des saints ?

¹² Didier RIMAUD, « Au nom de la Vierge à la crèche », *Les arbres dans la mer*, Paris, Desclée, 1975, p. 168.

¹³ Est-ce qu'un peu de petit houx (fragon), avec ses feuilles piquantes et ses fruits rouges, et quelques morceaux de bois mort, des rondins de bouleau de hauteur différentes partant de l'ambon vers l'autel pourraient, à Noël, évoquer l'idée de la Passion et du chemin pascal... ?

Mais le Mystère pascal n'est pas seulement un chemin qui conduit des ténèbres à la Lumière, il est aussi et surtout un « passage » de la Mort à la Vie qui doit rejoindre nos vies de manière existentielle.

b. Passage de la Mort et à la Vie

« Comment savoir quelle est ta vie, si je n'accepte pas ma mort¹⁴ ? », écrit encore le poète Didier Rimaud dans cette hymne bien connue « Lumière pour l'homme aujourd'hui ». Or, comme le soulignait saint Jean-Paul II,

Parce que la mort du Christ en croix et sa résurrection constituent le contenu de la vie quotidienne de l'Église et le gage de sa Pâque éternelle, la liturgie a pour première tâche de nous ramener inlassablement sur le chemin pascal ouvert par le Christ, où l'on consent à mourir pour entrer dans la vie¹⁵.

Et le fr. Patrick Prétot de commenter :

Cette phrase (...) manifeste combien le mystère pascal n'est pas seulement une « idée », mais une manière de traduire l'histoire du salut en tant qu'elle rejoint nos existences personnelles et communautaires, qu'elle propose un « retournement¹⁶ »¹⁷.

Car, comme ce dernier le rappelle aussi très justement, par ailleurs, si « l'année liturgique célèbre les mystères du salut en faisant mémoire des événements sauveurs [du Christ] », c'est « afin que ces événements soient **agissants pour nous aujourd'hui** », autrement dit, de manière **existentielle** :

[Car] le Christ et les sacrements du Christ ne sont pas seulement des objets de foi qui nous seraient donnés à contempler et dont nous essaierions de rendre compte par un discours rationnel, mais il s'agit d'un seul mystère, c'est-à-dire **une relation dans laquelle nous sommes partie prenante et dont l'amour est le critère ultime de vérité¹⁸**.

Or, c'est bien cet Amour infini, qui a « aimés les siens jusqu'au bout », qui a permis de mener le combat de la Mort contre la Vie. Bien plus, la Vie s'arrache aux griffes de la mort, comme le chante au terme de chaque semaine sainte, la séquence pascale, en plein cœur de la liturgie du jour de Pâques, avec ce cri de stupéfaction : « *Mors et vita duello conflixere mirando* » (« La mort et la vie ont engagé un duel stupéfiant ! »). Ce cri résume à lui seul tout le drame du salut qui s'est joué en Jésus mort et ressuscité dans la puissance de l'Esprit : « Le Maître de la vie est mort ; vivant, il règne ! » (séquence de Pâques).

Q. 2 : Comment allez-vous pouvoir exprimer ce combat et ce passage de la Mort à la Vie, qui forment le cœur du Mystère pascal, à travers vos compositions florales ?

Peut-être, tout d'abord, en prenant ou en reprenant conscience, à chaque fois, à chaque célébration, combien l'espace liturgique que vous avez à fleurir est déjà **un espace qui reçoit sa forme du Mystère pascal lui-même**, de ce passage de la Mort à la Vie : cela est nettement marqué par « la centralité de l'autel, la relation entre la croix, l'autel et l'ambon, la mise en évidence

¹⁴ Didier RIMAUD, « Lumière pour l'homme aujourd'hui » (EP 61), dans Id., *Anges et grillons (Chants et poèmes. I)*, Paris, Éditions du Cerf, 2008, p. 59.

¹⁵ JEAN-PAUL II, *Lettre apostolique pour le 25^e anniversaire de « Sacrosanctum Concilium »*, n° 6.

¹⁶ Expression de Patrice de la Tour du Pin : cf. colloque « Création poétique et mystère pascal », dans *Cahiers Patrice de la Tour du Pin*, 17 (septembre 2001).

¹⁷ Patrick PRÉTOT, « L'espace liturgique : le mystère pascal en son lieu », dans *Célébrer*, « 50 jours comme un grand dimanche », février-mars 2010, n° 374, p. 58.

¹⁸ Patrick PRÉTOT, « Théologie sacramentaire et célébration du mystère du Christ dans l'année liturgique. Une approche », *RSR*, 2009/4, t. 97, p. 537.

de la présidence dans son rapport à l'assemblée, et la redécouverte d'un horizon eschatologique¹⁹ ». Par conséquent, l'espace pascal nous invite

à quitter la mort pour retrouver les chemins de la vie. Il est dynamique : chacun des sous-espaces (l'autel, l'ambon, le siège, le tabernacle, l'icône) renvoie au tout, et en même temps, ne retient rien pour lui-même : il est structuré comme un **passage**²⁰.

Q. 3 : Comment votre fleurissement va être en harmonie avec cette théologie du Mystère pascal déjà marquée, normalement, dans l'espace de la liturgie chrétienne, c'est-à-dire un espace qui laisse à voir ce **passage** de la Mort à la Vie et ce « **retournement** » des forces de mort vers les forces de vie ?

Mais, quelles sont donc les marques de ce passage de Mort à Vie, de ce « retournement » de la Mort vers la Vie, alors même que nous allons de la vie vers la mort ?

Il y a bien sûr, au cours du Carême notamment, « *la figure du désert qui refleurit : la stérilité se mue en fécondité et les signes printaniers sont offerts pour la joie de l'humanité. L'espace liturgique pascal donne alors à voir des marques printanières*²¹ ».

Mais il y a aussi la Croix qui devrait se tenir en avant de l'autel, car elle marque le **passage** vers la source de vie, puisque du cœur transpercé, ont jailli l'eau et le sang (cf. Jean 19, 34).

Q. 4 : Si l'on veut « *fleurir à la lumière du mystère pascal* », comment trouver des manières renouvelées, selon les circonstances liturgiques, de souligner ce lien étroit de la Croix avec l'Autel ?

De même, si l'emplacement de l'ambon n'est pas, *a priori*, défini, de manière absolue, il y a aussi « passage » de la table de la Parole de Vie à la table du Pain de Vie, passage qui s'opère par la Croix, là encore, qui marque comme une « fracture », une « déchirure » pascale, entre les deux²².

Q. 5 : Comment suggérer aussi par vos compositions florales cette « effraction » de la Lumière dans les Ténèbres, de la Vie au cœur de la Mort, notamment au sein de l'espace liturgique ?

Peut-être en vous souvenant qu'il y a aussi, « connecté » à l'axe temporel, un **axe spatial** :

1) « *L'espace liturgique est un espace ouvert, polarisé vers le haut, qui appelle à se laisser happer par la force de la résurrection qui arrache aux tombeaux*²³. »

2) « *Une spiritualité de Pâques n'est pas un rêve d'une vie exempte d'épreuves. Elle n'est pas non plus un fatalisme à rebours qui trouverait sa joie dans l'épreuve comme un chemin inévitable. Elle repose sur l'expérience de la résurrection : dans l'obscurité, la Pâque du Christ vient retourner de l'intérieur ce qui est force de mort pour en faire une source de vie*²⁴. »

« *Fleurir à la lumière du mystère pascal* » impliquerait donc que vos compositions florales soient empreintes de ces dimensions verticales, horizontales et diagonales (ou obliques, voire

¹⁹ Patrick PRÉTOT, « L'espace liturgique : le mystère pascal en son lieu »..., p. 57-58.

²⁰ Id., art. cit., p. 61.

²¹ Id., art. cit., p. 60.

²² Ibid. : « [Si] la victoire de la vie n'est pas sans coût, ce coût doit être moins pensé dans son rapport au vendredi saint que dans la nuit de la délivrance. La théologie du mystère pascal situe le « prix à payer » non pas d'abord dans la mort du Fils – comme si le Père pouvait souhaiter cette mort du bien-aimé – que dans la nouvelle vie du ressuscité qui arrache l'humanité à la mort. Les icônes byzantines de la résurrection avec l'effraction des portes des enfers sont une expression très suggestive de ce mystère. »

²³ Id., art. cit., p. 61.

²⁴ Ibid.

tordues, brisées, « réparées »...) qui structurent et traversent tous les chemins d'Emmaüs que sont nos vies et celles de nos frères et sœurs en humanité, en ce monde sauvé par Dieu.

c. Chemin d'un peuple en marche

C'est, en effet, **ensemble** que nous sommes « *sauvés des mêmes eaux, marqués du même sang* » (D. Rimaud) : nous sommes son peuple, un peuple en marche, qui « fait route ensemble ».

Et c'est aussi « *cette conscience qui a configuré l'espace liturgique chrétien*²⁵ » : du narthex à l'abside, en passant par les nefes latérales, c'est toute une dynamique du chemin de pèlerinage, orientée vers le Seigneur qui vient (l'espace de gloire), et en marche vers la patrie du ciel où nous attendent aussi les saints (vitreaux)²⁶.

Nous sommes donc un peuple mis en marche par une Parole qui met en mouvement, qui « *fait vivre la foi comme dynamique et croissance*²⁷ » et qui appelle à sortir de soi pour vivre un chemin de conversion et de communion avec le Christ et avec les frères et sœurs en humanité qui cherchent, eux aussi, une espérance.

Or, comme vous le savez, le récit d'Emmaüs se déroule le long de la route qui mène de Jérusalem à Emmaüs ; puis, les deux disciples qui étaient en chemin, désespérés, mais rejoints par Jésus, retourneront à Jérusalem. C'est évidemment une manière de nous dire que « *la foi pascale naît en chemin parce qu'elle est chemin*²⁸ ».

La liturgie d'Emmaüs est donc aussi « en chemin » pour dire que la liturgie chrétienne est toujours, elle aussi, *in itinere*, en chemin, et que la foi est un cheminement (« Nous cheminons dans la foi », 2 Corinthiens 5, 7), qu'elle est toujours en mouvement.

Q. 6 : Qu'est-ce qui, dans vos manières de fleurir, peut marquer cette dimension communautaire et itinérante, essentielle à la foi pascale, ce chemin existentiel qui va de la vie vers la mort mais qui est aussi un chemin de conversion, qui se retourne (*metanoïa*) pour aller de la mort vers la Vie et retrouver la communion avec les autres ?

Ce double mouvement est très important pour :

1°) Ne pas « idéaliser »... => pas de bouquets « idéalisants »/ « idéalisés » (tentation esthétique) !

2°) Mais surtout pour offrir des liturgies, dont les compositions florales seront l'un des éléments, l'une des **harmoniques**, « *capables de susciter l'espérance, de la nourrir* », « *capables d'apporter des raisons d'espérer à des cœurs las et fatigués, capables de remonter le moral à ceux qui, comme les disciples d'Emmaüs, s'arrêtent, "le visage triste"*²⁹ », dans la mesure où elles le feront non d'une manière ostentatoire et assertive, mais en sachant accueillir et exprimer la fragilité itinérante de la foi. Elles participeront ainsi à la mission évangélicatrice de la liturgie pour nos contemporains, en assurant ainsi de « réelles présences ».

²⁵ Goffredo BOSELLI, « La liturgie d'Emmaüs »..., p. 174.

²⁶ Souvenons-nous aussi que le mot « paroisse » tire son étymologie du grec *paroikia*, qui signifie « résidence en pays étrangers ». L'adjectif grec *paroikos* est un mot composé d'une part de la préposition « *para* » (auprès de, le long de, mais avec le sens de mouvement) et d'autre part du verbe *aikéo* (demeurer, habiter, résider), d'où le sens de « vivre au milieu de ou parmi, résider dans un pays comme un étranger ». C'est le verbe utilisé par Luc, pour rapporter les paroles de Cléopas (Luc 24, 18 : « L'un des deux, nommé Cléophas, lui répondit : "Tu es bien le seul *étranger* résidant à Jérusalem qui ignore les événements de ces jours-ci". »). En définitive, ce mot peut se traduire par « étranger, domicilié dans une ville ou un pays, sans droits politiques » : une manière de nous rappeler que nous ne sommes que des pèlerins étrangers sur cette terre, en chemin vers la patrie céleste.

²⁷ Goffredo BOSELLI, « La liturgie d'Emmaüs »..., p. 175.

²⁸ *Id.*, *op. cit.*, p. 174. Et l'A. de rappeler que « le christianisme lui-même est plusieurs fois appelé "Voie (*ódos*)" (Ac 9, 2) », *ibid.*

²⁹ *Id.*, *op. cit.*, p. 177.

Car la nature des fleurs et des feuillages, à **travers leur fragilité même**, n'est-elle pas d'offrir une forme possible de réconfort aux yeux et au cœur de ceux et celles qui, faisant halte un moment sur leur chemin, les contemple, silencieusement « nichées » et de manière ajustée, dans nos espaces liturgiques ?

II. - PAROLE ET SILENCE

[Liturgie de la Parole]

Dans le récit d'Emmaüs, la Parole tient une place privilégiée mais aussi l'écoute réciproque car, avant de parler, Jésus écoute, jusqu'à consentir à être pris pour quelqu'un qui ne sait pas : « *Tu es un étranger à Jérusalem ! Tu ne sais pas ce qui s'est passé ces derniers jours ?* » (Luc 24, 18)

Jésus ne s'impose pas, il les regarde, il les écoute. J'oserais dire que c'est aussi un peu la juste posture d'un bouquet vraiment liturgique : il ne s'impose pas, il se laisse regarder mais il nous « regarde » aussi d'une certaine manière, il nous « écoute » aussi, par son silence, ou plus exactement, il nous invite à l'écoute intérieure, une écoute habitée par l'Esprit.

a. *Écoute habitée*

Lors de la Vigile pascale, sept lectures de l'Ancien Testament nous sont proposées, avec un psaume en réponse à chaque fois, puis, il y a ensuite deux textes du Nouveau Testament, dont l'évangile.

Il arrive, parfois, qu'on ne tienne guère compte des lectures de l'Ancien Testament : elles nous paraissent peut-être compliquées, lointaines, difficiles et donc peu inspirantes. L'évangile suscite davantage notre attention, parce qu'il est le sommet de la liturgie de la Parole et l'annonce parfaite du Mystère pascal.

Mais une « écoute habitée » devrait favoriser notre réception des textes de l'Ancien Testament. Ceux de la Vigile pascale méritent donc toute notre attention.

Je prends un exemple : la 2^e lecture de l'Ancien Testament, après le récit de la Genèse, est consacrée au récit du sacrifice d'Isaac par Abraham. Même si seule la 3^e lecture, celle du passage de la Mer rouge, est obligatoire, celle du sacrifice d'Isaac revêt une importance toute particulière, préfigurant le sacrifice unique et définitif du Christ. Mais ce n'est pas un texte facile et l'idée même de « sacrifier un fils » peut aujourd'hui susciter bien des réactions révoltées, et encore plus si c'est au nom d'un Dieu.

Et pourtant, par une écoute attentive et habitée, deux éléments discrets peuvent attirer notre attention et changer notre compréhension, **les cordes et le bois** : les cordes pour lier Isaac et le bois pour le feu du sacrifice. Or, comme le fait remarquer une interprétation juive, les cordes et le bois, ce sont aussi les matériaux utilisés pour fabriquer des instruments à cordes. Dès lors, la musique, quand elle est jouée sur ces instruments, est une manière de dire qu'on ne peut tuer un autre homme pour vivre ; autrement dit, la musique, qui est un fondement de la culture, raconte, à sa façon, l'interdit du meurtre.

Q. 7 : Ne pourrait-il en être de même avec une composition florale liturgique ? Est-ce que ces deux matériaux ne pourraient pas intégrer et nourrir des compositions florales réalisées à la lumière du Mystère pascal, comme des « témoins », des « signes » pour évoquer, à leur manière, à la fois cet interdit et le dépassement de toute forme de sacrifice humain, « une fois pour toute » (Hébreux 9, 12), en Jésus-Christ ?

De même, si Abraham semble avoir l'intention d'aller jusqu'au bout de son acte, on comprend qu'il est aussi traversé par de multiples questions et doutes, jusqu'à l'intervention divine sous la forme extérieure d'un ange, qui manifeste, en réalité, le cheminement et la transformation intérieure qui se sont opérés en lui, bouleversant l'image qu'il avait de son Dieu.

Pour cela, il était dans une posture d'écoute habitée, disponible à la voix de Dieu : « *Abraham partit sans savoir où il allait, preuve qu'il allait dans le bon sens* », dit un Père de l'Église³⁰, le sens d'une foi nomade, en chemin, qui n'a pas peur de se laisser déloger de ses certitudes. Or, d'un point de vue liturgique, comme le dit encore très justement Goffredo Boselli,

il est nécessaire aujourd'hui d'avoir une liturgie qui ne se limite pas à célébrer des vérités et à proclamer des certitudes, mais qui sache aussi prendre en considération celui qui vit l'inquiétude de la foi au point de connaître aussi doute et obscurité. Une liturgie qui va jusqu'à supporter les peines de celui qui peine à croire³¹.

Q. 8 : Le bouquet liturgique, avec sa fragilité et sa discrétion silencieuse, n'est-il pas tout à fait à même d'être comme un écho de ces points d'interrogation, de ces questionnements ?

En effet, il est là dans son absolue présence et, en même temps, il questionne par sa beauté, par sa présence même : il pourrait ne pas être là, il n'est pas indispensable, et pourtant, il nous met sur le chemin de l'émerveillement tout autant que du doute : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

De plus, il y a bien quelque chose d'abstrait dans le bouquet liturgique : le sens ne se donne pas immédiatement ; il faut le contempler, être comme à son écoute, pour se laisser interroger par lui et trouver un chemin de sens possible pour chacun. Car il y a un « pouvoir dire » de la Parole, comme de toute œuvre d'art, et donc de tout bouquet liturgique digne de ce nom, toujours plus grand que le « vouloir dire » du texte ou de l'intention de l'artiste, de celui ou celle qui a créé le bouquet. Et ce « pouvoir dire » ne lui appartient pas ! **C'est alors la dimension « symbolique » et « pascale »** du bouquet liturgique qui est en jeu : celui-ci est là pour offrir, lui aussi, à sa manière, un « passage » vers un sens possible, et tout particulièrement vers ce qui humainement n'a pas toujours de sens : les souffrances et la mort du Christ, sa Résurrection, mais aussi, par là, les souffrances et la mort de tous les justes innocents... qui nous laissent bien souvent sans voix, sans mots, sans raisons, au seuil du silence...

b. Interprétation silencieuse

« *L'abstrait, c'est s'abstraire de la pulsion de l'immédiateté de la compréhension* »

Comment peut-on comprendre cette affirmation du philosophe Marc-Alain Ouaknin au regard de la liturgie ?

D'une part, elle nous rappelle qu'aujourd'hui, *a contrario*, nous sommes souvent menés par la tyrannie de la raison qui nous impose de tout voir, tout entendre, tout comprendre, à tout instant, jusque dans nos liturgies (cf. les relais « télé » dans certaines églises...), alors que celles-ci devraient être comme un « bain » dans lequel on plonge et où il n'est pas besoin de tout voir, tout entendre ou tout comprendre pour qu'elles nous fassent du bien.

D'autre part, cette réflexion sous-entend que l'abstrait, ce n'est pas d'abord ni nécessairement un art de l'abstraction. Autrement dit, l'art abstrait peut tout à fait être « figuratif ». Par conséquent, on peut concevoir qu'un bouquet soit une composition « abstraite », dans la mesure où, par le silence et la beauté des fleurs, il s'agit d'évoquer, *et non de démontrer, ni même d'illustrer*, ce silence qui donne une épaisseur à l'attente de ce qui pourrait surgir de sa contemplation dans le cœur et l'esprit de celui ou celle qui le regarde, et par rapport auquel des sens variés peuvent naître, comme le ferait un symbole.

En musique, parfois, il est bon, dans l'interprétation, de savoir créer comme des micro-silences qui ne sont pas écrits, des tout petits retards qui provoquent un infime décalage et suspendent la résolution de la phrase, ouvrant ainsi un bref espace d'attente, de « suspens » et qui peut tout changer à la compréhension que l'auditeur peut alors se faire d'une phrase, voire d'une œuvre musicale.

³⁰ GRÉGOIRE DE NYSSE (335-395), *Contre Eunome* [écrit vers 379-383], livre II, partie 2, § 84-96, où l'émigration d'Abraham en *Genèse 12* est relue à la lumière de l'*épître aux Hébreux 11*.

³¹ Goffredo BOSELLI, « La liturgie d'Emmaüs »..., p. 177.

Q. 9 : De même, « fleurir à la lumière du mystère pascal », ne serait-ce pas aussi « *réserver* » à son bouquet, cet espace, ce vide, ce « silence » en son cœur floral, « *cet espace intérieur d'accueil* », comme l'a appelé Marie-Jeanne Ribier³², dont le tombeau vide dans le jardin de la Résurrection serait comme le prototype, le modèle ?

Dès lors, fleurir serait comme « *parler à l'intérieur du silence sans froisser le silence* » (Christian Bobin), c'est-à-dire sans donner de leçon à quiconque, sans nous juger, sans nous forcer à quoi que ce soit. Ainsi, comme l'écrit encore Marie-Jeanne Ribier, « *par la médiation du bouquet, donnons généreusement cet espace, ce silence, ce vide au priant, à l'orant... il saura en faire son chemin*³³. »

c. « Réserve eschatologique »

En ce sens, si le Mystère pascal, qui constitue le cœur de la foi chrétienne, fonde l'attitude naturelle de toute la liturgie par une joie pascale passée par l'épreuve de la mort et tendue vers l'espérance, cette joie n'est pas d'abord celle de l'exubérance mais celle de l'humble reconnaissance silencieuse du Ressuscité : il est ressuscité comme il l'avait dit, c'est-à-dire « discrètement », et comme il est né, « humble et caché »...

Autrement dit, cet impossible qui s'est produit par la puissance de Dieu, fondement de la foi et de l'espérance chrétienne, s'est réalisé dans la plus profonde **humilité** et n'autorise aucun triomphalisme. Il y a là, ce que j'appelle une « réserve pascale » qui s'impose à la liturgie, dans toutes ses composantes, par respect pour la vérité de l'image du Dieu chrétien que nous confessons et pour la liberté de l'homme.

Mais à celle-ci vient s'ajouter une « réserve eschatologique ». En effet, comme l'écrit Louis-Marie Chauvet, si de nombreux éléments du dispositif visuel et sonore de la liturgie témoignent du "déjà-là" du salut³⁴ », – l'Église manifestant ainsi de multiples manières dans la liturgie « l'allégresse qui lui vient de sa participation à la Pâque de son Seigneur³⁵ » –, il n'en reste pas moins que

(...) cette allégresse ne peut prendre l'allure d'une joie débridée. Même le *jubilus* de l'*Alleluia* demande une certaine retenue. Saint Augustin y a insisté : en régime chrétien, la *delectatio* requiert *moderatio*. Car « nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Romains 8, 24). Les chrétiens vivent dans un monde qui continue de s'éprouver comme n'étant pas encore sauvé. Comme tous les hommes, ils peuvent, eux aussi, être pris de nausée devant l'excès de mal auquel confrontent les barbaries les plus récentes (...) jusqu'à peut-être même se demander si le monde est « sauvable ». Célébrer sans retenue la joie du salut serait en tout cas éprouvé par beaucoup comme une sorte d'insulte envers tous ces humains dont la vie est marquée de blessures incurables. D'ailleurs, même au plan de sa vie personnelle, chacun n'éprouve-t-il pas qu'il est toujours à sauver ? Du point de vue théologique comme spirituel, on n'exprime bien la joie chrétienne qu'avec pudeur. C'est ce que nous entendons ici par « réserve eschatologique »³⁶.

De plus, « *la Résurrection n'est pas une sorte de "happy end" final qui rétablirait la situation par delà l'événement du vendredi saint*³⁷ ». Le « retournement pascal » ne doit donc pas oblitérer le Samedi saint où le Christ a goûté la mort, ce jour où règne un grand silence...

De même, nous l'avons vu, mais dans l'autre sens, Noël est immédiatement suivi de la mémoire des martyrs de saint Etienne et des Saints Innocents.

³² Marie-Jeanne RIBIER, « En toute vie, le silence... », *Célébrer*, n° 314, octobre 2002.

³³ *Ibid.*

³⁴ Louis-Marie CHAUVET, « Eschatologie et sacrement », *La Maison-Dieu* n° 220, « Ouvertures eschatologiques pour le 3^e millénaire », Paris, Éditions du Cerf, 1999/4, p. 59.

³⁵ *Ibid.*, p. 60.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Patrick PRÉTOT, « Théologie sacramentaire et célébration du mystère du Christ dans l'année liturgique. Une approche »..., p. 536.

« Il faut donc faire attention aux liturgies trop festives, à la limite du superficiel, excessives par les tons et les accents », prévient Goffredo Boselli³⁸, « comme s'il fallait toujours et à tout prix faire la fête », et être dans la louange permanente !

Q. 10 : Comment « fleurir à la lumière du mystère pascal » en veillant à toujours intégrer, d'une manière ou d'une autre, cette « réserve eschatologique » ?
Comment exprimer, à certains moments, que « c'est dans la rareté ou dans le peu, que l'immense à la chance de revenir, de resurgir » (C. Bobin) ?

III. - RÉELLES PRÉSENCES

[Liturgie de l'eau]

« Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux. » (Luc 24, 15)

Comme sur le chemin d'Emmaüs, aux côtés des deux disciples, la « présence réelle » du Christ ressuscité est d'abord et toujours au cœur de la création rachetée, où tout est désormais possiblement « nouveau » et en vue d'une harmonie de tout notre être avec le cosmos. Cette présence est l'eau vive jaillissante du salut qui vient désaltérer, rafraîchir et renouveler toute vie humaine éprouvée, comme l'eau nécessaire à la vie des fleurs, à leurs « réelles présences ».

a. Création rachetée

Nos bouquets témoignent de la création rachetée, en ce sens que les fleurs et les matériaux utilisés par vos soins « ne sont pas laissés à l'état brut, mais la création est comme re-modelée³⁹ », en quelque sorte, transformée pour manifester le salut annoncé, celui d'une présence personnelle : le bouquet liturgique participe, à sa manière artistique, de l'annonce de l'évangile, c'est-à-dire de la Bonne Nouvelle de la présence du Ressuscité au cœur de la Création, du cosmos et de son Église. Nous ne sommes pas livrés à nous-mêmes : avec toute la Création, nous avons été rachetés, par la mort et la résurrection du Christ qui se tient toujours au milieu de nous (cf. Jean 20, 19 ; Matthieu 18, 20).

Très concrètement, cela signifie donc qu'avant d'être parole, la liturgie est d'abord la manifestation silencieuse d'une présence à nos côtés.

Q. 11 : À ce titre, vos bouquets liturgiques, par leur silence, n'ont-ils pas un rôle éminent à jouer pour manifester cette approche, cette proximité, cette présence du Ressuscité à nos côtés ?

Par le fait même qu'ils ont été réalisés, confectionnés, « recréés » par l'un ou l'une d'entre vous, ils disent la présence d'hommes et de femmes qui veulent partager un peu de leur présence de baptisés, c'est-à-dire d'hommes et de femmes qui ont été plongés dans l'eau, c'est-à-dire dans la mort avec Jésus mais qui ont été, eux/elles aussi, recréé-e-s par le Christ, avec la Création tout entière enfin libérée de la corruption et de la Mort. Avec quelle mission ? Dans quel but ? C'est le poète qui, à nouveau, nous le rappelle :

*Pour inventer d'autres espaces,
Où se lèveront les corps :
(...)
Tout homme est libéré, le mur s'est écroulé.
(...)
Pourquoi vous désoler encore ?⁴⁰*

³⁸ Goffredo BOSELLI, « La liturgie d'Emmaüs »..., p. 177.

³⁹ Patrick PRÉTOT, « L'espace liturgique : le mystère pascal en son lieu »..., p. 60.

⁴⁰ Didier RIMAUD, « Pour inventer d'autres espaces » (hymne pour le Samedi saint), *Les arbres dans la mer*, Paris, Desclée, 1975, p. 124-125.

b. Tradition du nouveau

« Être », c'est toujours « **inventer** » ! Si la liturgie n'était que répétition cyclique, on serait dans l'arrêt du temps et donc sur un chemin de mort.

Or, ce qui fait la vie, c'est aussi notre capacité à découvrir de nouveaux chemins, de nouveaux « passages⁴¹ », surtout là où tout semblait conduire à la désolation et à la mort ; c'est découvrir **de l'inédit et de l'inouï**.

Ainsi en est-il, par exemple, du poète : il est poète parce qu'il sait trouver des mots et les organiser de telle manière que la phrase qu'il nous offre n'a jamais été dite, et on ne pourrait pas l'inventer ; c'est lui qui doit l'inventer.

Je voudrais citer ici, un peu longuement, le très grand poète Didier Rimaud qui nous a offert tant de si beaux poèmes pour chanter notre louange à Dieu. Dans un article paru en 2005, dans la revue *Célébrer*, il décrit son art de composer des hymnes, à la manière dont, je crois, vous pourriez vous-mêmes composer vos bouquets pour la liturgie :

Comment écrire une hymne⁴² ? Avec cette question, je suis allé un long moment marcher dans une belle oliveraie en terrasse, comme pour interroger les oliviers dans la lumière d'un crépuscule du soir : comment faites-vous pour avoir ce feuillage ? (...) Qui saurait dire comment naît le poème ? Je peux avoir vu mille fois des fleurs de nénuphars sur des étangs sans qu'elles ne me disent rien ; et un jour, dans un jardin botanique d'Extrême Orient, un lotus m'étonne et me fait écrire : « *La fleur de lotus est si belle au ras de l'eau, qu'un bouclier la protège de son reflet.* » Je peux avoir perçu mille fois le cri nocturne de la chouette, comme s'il ne m'était pas adressé ; et un soir de Provence, en fermant les volets, son hululement me blesse : « *À l'orée de la nuit, la chouette, solitaire, interpelle une étoile qui ne lui répond pas.* » Je peux avoir des milliers de fois tendu les mains avec respect, main gauche posée sur main droite, comme pour former un trône royal, et avoir autant de fois répondu « Amen » à qui me donnait à manger le corps du Christ, mais un jour, cet Amen routinier germe en moi, s'enracine et devient : « *Ne goûter qu'au seul corps qui ait le goût du pain, Ne boire qu'à la coupe où l'on boit le seul sang, Se greffer au seul cœur que la lance ait blessé.* » Ainsi peut naître l'hymne, quand se dépose quelque part en moi une *semence* verbale. J'accueille, je cueille, je recueille. Je ramasse, j'amasse. Je pose ensemble (je compose ?) les mots, tout comme des coquillages, des pierres, des bouts de bois ou des racines. En redescendant de l'oliveraie, l'autre soir, j'ai rencontré deux morceaux de genévrier dont j'ai su tout de suite qu'ils deviendraient un jour une image du Christ en croix et du serpent d'airain, comme une traduction de : « *Ils contempleront celui qu'ils ont transpercé* » (Za 12, 10). Quelque part, ils attendent. Ainsi, les mots que je découvre et que je mets en réserve, en attente, dans le silence. Oui, ainsi de l'hymne. Quelque chose m'est arrivé, qui m'a surpris. Qui m'a invité au détour, comme un buisson qui brûlerait sans faire de cendres. Par là, Dieu m'est advenu. Ou bien par là, je suis allé vers lui. J'ai crié, de douleur ou de joie, de honte ou de bonheur. Un cri d'abord sans voix. Peut-être un rugissement. Ensuite, il me faudra écrire le cri⁴³. »

Ce cri revêtira alors les vêtements d'une composition unique, comme celle d'un bouquet unique, répondant ainsi à l'unicité absolue, au caractère unique de la Résurrection, faisant preuve ainsi d'une « réelle présence », dans une harmonie des éléments mis en présence qui va contribuer ainsi à nous (r)assembler comme corps du Christ, par tous nos sens, « baptisés dans l'eau et dans l'Esprit ».

c. Harmonie des sens : pour un art des correspondances

Mais, qui dit « harmonie » ne dit pas forcément « symétrie » !

En effet, l'harmonie cosmique et existentielle du Mystère pascal, ce n'est pas l'effacement du mal commis, de la souffrance vécue, au profit d'une joie pascale exubérante qui couvrirait tout. Bien au contraire, le Ressuscité apparaît avec les stigmates de la Croix, signes de cette

⁴¹ Rappelons ici, que « *pessah* », en hébreu, signifie « passage ». La fête de Pessah, qui correspond à la fête de la Pâque, ne célèbre-t-elle pas la création d'un nouveau passage, d'un passage inédit, celui qui permettra de traverser l'eau de la Mer Rouge, pour délivrer Moïse et son peuple de l'esclavage mortifère qu'ils connaissaient en terre d'Égypte ? Et n'est-ce pas aussi le propre de l'eau du Baptême que de jouer le rôle sacramentel de « transformateur » qui retourne la situation pour ouvrir le « passage » de la mort à la Vie éternelle avec le Christ ?

⁴² On pourrait transposer : « *Comment composer un bouquet liturgique ?* »

⁴³ Didier RIMAUD, « L'art de l'hymne », *Célébrer*, n° 333, janvier 2005.

« disharmonie » du Mal et de la Mort que le Christ a traversés et qu'il « assume » jusque dans son propre corps, car il en est à jamais vainqueur.

Q. 12 : En ce sens, « fleurir à la lumière du mystère pascal », ne serait-ce pas toujours faire droit, d'une manière ou d'une autre, à quelques notes de rouge ou à quelques épines, si je peux m'exprimer ainsi ?
Ne serait-ce pas aussi faire droit à l'asymétrie des formes, renvoyant à l'asymétrie du combat de la Mort et de la Vie ?
Ou bien encore, faire droit à l'utilisation, pas seulement de belles fleurs, mais encore des bourgeons et des fleurs flétries qui ont aussi la vie, chacun ayant sa propre beauté ?

Comme l'a si bien dit l'écrivain Christian Bobin, « *on reconnaît le Paradis au fait qu'il n'oublie pas l'Enfer, il ne le laisse pas en dehors de lui, il le prend, il prend tout !* »

Par ailleurs, comme le chant liturgique, le bouquet liturgique n'est pas seulement quelque chose, mais il **fait** quelque chose : il fait signe vers un chemin possible de transformation intérieure, de rencontre avec le Christ mort et ressuscité. En ce sens, il ne peut être un simple « *decorum* », mais il se doit d'être lui aussi en « harmonie », c'est-à-dire en « connexion étroite » avec le mystère célébré, pour participer, à sa manière, à la mise en résonance de tous les sens sollicités en liturgie.

Q. 13 : Comment peut-il alors participer des cinq sens en œuvre dans la liturgie pour favoriser cette reconnaissance, cette ouverture des yeux sur l'Agneau immolé et vainqueur ?

Il me semble que cette « harmonie des sens » suppose aussi ce que j'appellerais, pour paraphraser Baudelaire, un art des « correspondances » :

- « correspondances » entre le contenant et le contenu, tant par leur volume que par leur esthétique (couleurs, forme, ...) et leur qualité propres ;
- « correspondances » aussi entre le végétal (bourgeons, fleurs, feuillages, fruits, branches, bois, ...) et le minéral (pierres, coquillages, ...) ;
- « correspondances » entre la composition florale, le style du lieu et le volume architectural où elle prendra place ;
- « correspondances » de l'ensemble avec la liturgie sous ses différents aspects (temporels, rituels, théologiques et spirituels).

Ces « correspondances » peuvent ainsi créer des lignes asymétriques de forme et de sens avec des points de tension et de résolution, où, comme en musique, « dissonances » et « consonances » n'existent véritablement que dans leur rapport et créent ainsi la beauté « harmonique » de l'œuvre en l'ouvrant sur plus grand qu'elle-même : « *le murmure d'un fin silence* » (I Rois 19, 12), où une polyphonie de sens peut se déployer vers l'Infini et ouvrir ainsi un « passage » possible vers l'altérité (l'autre, les autres et le Tout-Autre) et l'hospitalité.

IV. - HOSPITALITÉ EUCHARISTIQUE

[Liturgie eucharistique]

a. Accueil inclusif

« *Reste avec nous, car le soir approche* » (Luc 24, 29). Telle est la parole qui transforme l'étranger (Jésus) en hôte. Mais l'hôte deviendra aussi celui qui accueille à sa table les deux pèlerins d'Emmaüs pour leur partager le pain. Jésus agit avec eux comme il agissait avec toute personne : par sa simple présence, il sait créer une proximité bienveillante avec ceux qui le rencontrent.

De même, en liturgie, chaque eucharistie que nous célébrons est un espace d'hospitalité réciproque, mutuelle : invités à la table du Seigneur, nous devenons, à notre tour, sa demeure, son habitation, par notre communion à son corps et à son sang.

À ce titre, il me semble que le bouquet d'accueil participe de cette proximité qui est la posture même du Ressuscité : il se tient au seuil à la fois comme simple présence, écoute silencieuse, mais aussi invitation libre et joyeuse faite à toutes et tous, sans acception de personne, à s'avancer plus haut pour, en chemin, trouver réconfort ou partager la parole et rompre le pain.

Q. 14 : Dès lors, « fleurir à la lumière du Mystère pascal », ne serait-ce pas savoir accueillir toutes sortes de fleurs, de végétaux et de fruits pour participer à cet accueil inclusif du Ressuscité ?

Ne serait-ce pas aussi participer à la création ou à l'aménagement d'espaces dans nos églises, où se signifient reconnaissance, encouragement, consolation, soulagement, miséricorde, pardon et paix, en cohérence avec tous les autres signes liturgiques ?

Pour cela, il y faut : soin, qualité et amour.

b. Soin, Qualité, Amour

Dans une dernière conférence qui est comme son testament spirituel, et qu'il donnera à l'occasion du 3^e Congrès international de Musique sacrée, à Versailles, en juillet 1957, Joseph Samson (1888-1957), qui fut maître de chapelle de la cathédrale de Dijon pendant vingt-sept ans, s'exprimait ainsi :

« J'assiste à la messe au monastère de V... J'y communie. À la fin de la messe, je reste un instant à la chapelle. (...) Je regarde l'autel qui est beau. Regarder est presque un geste passif : je me laisse faire par ce qui est devant moi... Ce qui m'a frappé le plus pendant ce quart d'heure, c'est cette petite religieuse qui est venue. Avec un soin infini qui rejoint l'Amour, elle a éteint les cierges un par un. Ce soin, cet Amour projette en moi une lumière (...) Soin, Qualité, Amour, trois mots qui signifient la même chose⁴⁴. »

Et Joseph Samson de poursuivre :

« L'œuvre d'art n'agit que par sa qualité. C'est par là qu'elle s'inscrit dans l'ordre de la Charité. Par là elle égale le don de Charité que [font] (...) la bonne soupe et la nature morte partent du cœur et vont au cœur. On ne dira jamais assez que derrière la ressource temporelle, la bonne soupe recèle une signification qui est : Amour. Et que derrière ses qualités picturales, la nature morte de Cézanne, elle aussi, nous offre à partager le même don. Ce qui donne son sens à la bonne soupe, c'est ce qui donne son sens à la bonne peinture. »

⁴⁴ Joseph SAMSON, « Proposition sur la qualité » (juillet 1957), *On n'arrête pas l'homme qui chante*, Paris, Cerf, 1977, p. 93 [rééd. Cerf/Voix Nouvelles, 2007]. Et J. Samson de citer le *Livre de Ben Sira(c) le Sage* [ou : *Le Siracide / L'Écclésiastique* : livre poétique écrit au II^e siècle, v. 200-175 av. J.-C., à Jérusalem, en réaction à l'hellénisme ; livre « deutérocanonique » : il n'est donc pas dans la Bible hébraïque. La traduction grecque est attribuée au petit-fils de l'auteur], 38, 34 : « ἡ δέησις αὐτῶν ἐν ἐργασίᾳ τέχνης. » / « *Deprecatio illorum in operatione artis.* » (« *Leur prière se rapporte aux [ou : a pour objet] les travaux de leur métier.* »). Extrait élargi : « *La sagesse du scribe s'acquiert à la faveur du loisir ; pour devenir sage, il faut avoir peu d'affaires à mener. Comment deviendrait-il sage, celui qui tient la charrue, qui met sa fierté à manier l'aiguillon comme une lance, qui mène ses bœufs, s'absorbe dans leurs travaux et ne parle que de son bétail ? Il met son cœur à tracer des sillons et passe ses nuits à donner du foin aux génisses. Il en va de même de l'artisan et du maître d'œuvre, qui sont occupés de jour comme de nuit ; de ceux qui gravent la pierre d'un anneau à cacheter et qui s'appliquent à en varier les motifs ; ils ont à cœur de reproduire le modèle et passent des nuits pour achever leur ouvrage. Il en va de même du forgeron, toujours à son enclume ; il fixe son attention sur le fer qu'il travaille ; le souffle du feu fait fondre ses chairs, il se démène dans la chaleur du fourneau, le bruit du marteau lui casse les oreilles, ses yeux sont rivés sur le modèle de l'objet ; il met son cœur à parfaire son œuvre et passe des nuits à la rendre belle jusqu'à la perfection. Il en va de même du potier, toujours à son ouvrage ; il actionne le tour avec ses pieds, il est en perpétuel souci de son travail et tous ses gestes sont comptés : de ses mains il façonne l'argile, il la malaxe avec ses pieds, il met son cœur à parfaire le vernis, il passe des nuits à nettoyer le four. Tous ces gens-là ont mis leur confiance dans leurs mains, et chacun possède la sagesse de son métier. Sans eux on ne bâtirait pas de ville, on n'y habiterait pas, on n'y circulerait pas. Mais lors des délibérations publiques on ne va pas les chercher, dans l'assemblée ils n'accèdent pas aux places d'honneur, ils ne siègent pas comme juges, ils ne comprennent pas les dispositions du droit. Ils n'exposent brillamment ni l'enseignement ni le droit, on ne les trouve pas méditant des paraboles. Mais ils consolident la création originelle, et leur prière se rapporte aux travaux de leur métier.* » (Si 38, 24-34).

Quel rapport avec le mystère pascal, me direz-vous ? La réponse est chez saint Jean : « *Nous savons que nous sommes **passés de la mort à la vie**, parce que nous aimons nos frères* », nous dit saint Jean (I Jean 3, 14). Autrement dit : « Celui aime a déjà franchi la mort ». Or, « franchir la mort », c'est bien ce qu'a fait pour nous le Christ, en nous aimant jusqu'au bout, jusqu'à livrer sa vie pour que tous aient définitivement la vie en abondance. Mais n'est-ce pas aussi ce que vous faites, chaque fois que vous composez un bouquet pour vos sœurs et frères ?

« *De toute chose, est-il conseillé à sainte Thérèse quand elle a vingt ans, de toute chose extrayez de l'amour.* »
Quel conseil plus valable pour un artiste : **de toute chose extrayez de l'amour** ? Et quelle autre expression de l'amour dans son œuvre que la Qualité⁴⁵ ?

Autrement dit, pour Joseph Samson, « *la qualité dans l'œuvre d'art est l'expression de la Charité*⁴⁶ ».

Q. 15 : Dès lors, comment manifester, par votre art, et à la lumière du mystère pascal, que « *la qualité n'est pas le signe d'une recherche extérieure et vaine, d'ordre tout esthétique, mais une recherche essentielle, d'ordre spirituel*⁴⁷ » ?

Cette « *recherche essentielle, d'ordre spirituel* », c'est bien évidemment, celle qui va permettre la rencontre du Ressuscité, sa reconnaissance évangélique, c'est-à-dire la bonne nouvelle de sa présence vivante dans les cœurs.

c. Reconnaissance évangélique

Quand les disciples reconnaissent Jésus à la fraction du pain, une bonne nouvelle leur est annoncée : Jésus est ressuscité ! « *Nos cœurs n'étaient-ils pas tout brûlants, tandis qu'il nous parlait en chemin ?* » (Luc 24, 32). Or, à l'instar du geste de la fraction, le langage liturgique, avec ses mots, ses gestes, ses chants, ses musiques, ses fleurs, etc., doit lui aussi nous permettre de faire l'expérience du Ressuscité.

Néanmoins, on risque toujours d'en rester uniquement à des réalités humaines qui ne conduisent pas plus loin qu'elles-mêmes. Or, dans l'évangile d'Emmaüs, la reconnaissance évangélique n'est possible que parce que celui qui fait signe, Jésus, disparaît paradoxalement, aux yeux de ses deux disciples.

Il s'agit là d'un point capital pour « fleurir avec justesse » à la lumière du Mystère pascal : comme pour toute œuvre d'art, le bouquet liturgique doit avoir un certain degré de **poéticité**, c'est-à-dire que la forme ouvrira largement ou non à une multiplicité de sens. Elle permettra plus ou moins le « jeu poétique ». Il y a de ces œuvres – d'art (?) – dont on a très vite épuisé le ou les sens, et d'autres qui, à chaque fois que nous sommes confrontés à elles, nous apparaissent toujours nouvelles. Celles-ci produisent constamment en nous des sens nouveaux : elles jouent pleinement le jeu du langage symbolique, c'est-à-dire que les éléments humains que nous allons privilégier pour nous exprimer vont être appelés à dépasser leur signification première, limitée et réductrice, pour devenir l'expression d'une réalité qu'ils nous feront pressentir sans jamais en dévoiler totalement le sens.

Q. 16 : Dès lors, si le bouquet liturgique doit être capable de participer à la création de l'espace pascal de célébration, dans le même temps, comment faire pour qu'il fasse signe sans occulter l'essentiel, c'est-à-dire sans ramener ou arrêter à lui, mais en indiquant toujours plus grand que lui, comme Jean-Baptiste ?

⁴⁵ Joseph SAMSON, « Proposition sur la qualité »..., p. 95.

⁴⁶ ID., art. cit., p. 86.

⁴⁷ Ibid.

Tel serait alors le véritable art floral liturgique : un espace de liberté et de jeu permettant d'approcher du mystère pascal de l'Amour, pour que Lui Seul se livre et se révèle dans toute « sa largeur, sa longueur, sa hauteur, sa profondeur... » (Éphésiens 3, 18).

Ouverture...

En ayant fait un pas de côté, j'espère que vous voyez un peu mieux à présent ce que « fleurir à la lumière du mystère pascal » peut impliquer pour vous.

J'ai soulevé un certain nombre de questions : il ne s'agit évidemment pas d'y répondre dans l'immédiat ou bien plus tard, mais plutôt de les laisser résonner en vous (une seule question peut même suffire), d'y revenir quand vous voulez, pour voir quelle(s) autre(s) question(s) elles peuvent soulever en vous : des questions liturgiques ou pratiques, mais aussi spirituelles et existentielles qui vont stimuler votre imagination, votre sensibilité créatrice que vous mettez au service de vos frères et soeurs à chaque célébration pour les accompagner sur leur propre chemin d'Emmaüs, les ouvrir à cette sensibilité pascale qui traverse nos liturgies et, par conséquent, qui doit traverser aussi vos compositions florales de nos dimanches et fêtes.

Mais surtout, « *fleurir à la lumière du mystère pascal* », c'est ne jamais perdre de vue que nous sommes ces disciples sur le chemin d'Emmaüs, pour entendre Jésus nous dire : « Peu m'importe de ressusciter mille fois à Jérusalem si je ne ressuscite pas une fois avec toi dans ta chair. La réalité historique de ma résurrection resterait inachevée si elle ne prenait pas, ici, aujourd'hui, maintenant corps et vie en toi. Ma résurrection te demande une disposition intérieure. **Devant le tombeau ouvert, deviens toi-même ouvert.** (...) Ce tombeau peut devenir, comme celui du jardin de Jérusalem, ton plus grand trésor. »

Puissent vos compositions florales liturgiques être toujours d'humbles manifestations des fleurs de ce jardin de la Résurrection qui ont pour noms « grâce », « miséricorde », « amour », « chair » et « vie », afin que chacun·e de ceux et celles qui les contemplant puissent (re)trouver, à leur tour, leur plus grand trésor : celui de leur cœur !

« *Fleurir à la lumière du mystère pascal* » sera alors vraiment une manière juste et ouverte d'accompagner, sur le chemin d'Emmaüs de l'Église en prière, l'annonce et la célébration du Mystère central de notre foi.

R.P. François-Xavier Ledoux, o.p.
